

Victor Klemperer



LTI

La langue du III^e Reich

De nouveaux besoins ont amené la langue du Troisième Reich à élargir l'emploi du préfixe de distanciation "ent" (bien qu'à chaque fois on ne puisse établir s'il s'agit d'une création entièrement nouvelle ou de l'emprunt par

Table

<i>Note au lecteur</i>	11
<i>Préface, par Sonia Combe</i>	13
Héroïsme, en guise d'introduction	23
1. LTI	33
2. Prélude	42
3. Qualité foncière : pauvreté	45
4. Partenau	51
5. Extraits du journal de la première année ..	56
6. Les trois premiers mots nazis	71
7. <i>Aufziehen</i> [monter]	77
8. Dix ans de fascisme	81
9. Fanatique	89
10. Contes autochtones	95
11. Effacement des frontières	100
12. Ponctuation	107
13. Noms	110
14. Chip'charbon [<i>Kohlenklau</i>]	122
15. <i>Knif</i>	127
16. En une seule journée de travail	133
17. Système et organisation	138
18. « Je crois en lui »	145
19. Petit mémento de LTI : les annonces du car- net	164
20. Que restera-t-il ?	171
21. La racine allemande	176
22. Radieuse <i>Weltanschauung</i>	191
23. Quand deux êtres font la même chose	199

24. Café Europe.....	211
25. L'étoile.....	220
26. La guerre juive.....	227
27. Les lunettes juives.....	239
28. La langue du vainqueur.....	248
29. Sion.....	262
30. La malédiction du superlatif.....	279
31. « Renoncer à l'élan du mouvement... ».....	290
32. Boxe.....	297
33. La « suite » [<i>Gefolgschaft</i>].....	303
34. Une seule syllabe.....	315
35. La douche écossaise.....	321
36. La preuve par l'exemple.....	329
« Pour des mots », un épilogue.....	359
<i>Postface, par Alain Brossat</i>	363

AGORA

collection dirigée par François Laurent

VICTOR KLEMPERER

1975 - 1996

LTI,
la langue du III^e Reich

Carnets d'un philologue

*Traduit de l'allemand et annoté
par Élisabeth Guillot*

*Présenté par Sonia Combe
et Alain Brossat*

Albin Michel

*La première édition de cet ouvrage
a été publiée avec le concours de
la Fondation Maison des sciences de l'homme, Paris
et de Inter-Nationes, Bonn.*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Reclam Verlag, Leipzig, 1975

Traduction française :

© Éditions Albin Michel, S.A., 1996

ISBN : 2-266-08685-5

À mon épouse Eva Klemperer.

Il y a vingt ans déjà, chère Eva, je t'écrivais, peu avant de consacrer un recueil d'études, qu'il ne pouvait être question que je te fasse une dédicace, au sens habituel d'une offrande, puisque tu étais déjà copropriétaire de mes livres qui représentaient tous sans exception le résultat d'une communauté de biens spirituels. Cela n'a pas changé aujourd'hui. Mais cette fois-ci, les choses sont encore un peu différentes, cette fois-ci j'ai encore moins le droit de te dédier ce livre et j'en ai infiniment plus le devoir qu'autrefois, à l'époque, paisible, où nous faisions de la philologie. Car, sans toi, ce livre ne serait pas là aujourd'hui, et son auteur non plus, depuis longtemps. Si je voulais expliquer tout cela en détail, il me faudrait écrire de longues pages intimes. Reçois, à la place, la réflexion générale du philologue et du pédagogue au début de cette esquisse. Tu sais, et même un aveugle pourrait sentir avec sa canne, à qui je pense quand je parle d'héroïsme devant mes auditeurs.

*Dresde, Noël 1946
Victor Klemperer*

« La langue est plus que le sang. »

Franz ROSENZWEIG

NOTE AU LECTEUR

S'il semble qu'un certain déséquilibre règne entre les chapitres de ce livre, cela tient à la genèse de celui-ci : issus, pour la plupart, du journal que Victor Klemperer tenait clandestinement entre 1933 et 1945, les matériaux sont ordonnés et complétés entre 1945 et 1947. D'où l'alternance, dans des proportions variées, de récits d'expériences vécues, de dialogues et de tentatives de conceptualisation.

L'auteur observe « de l'intérieur » les effets du nazisme sur la langue allemande et sur ceux qui la parlent. En témoignent, par exemple, l'absence relativement fréquente de guillemets pour les expressions de la LTI dont il fait lui-même usage (ex. *Judenhaus*, maison de Juifs) – ou, parfois, quand il rapporte un point de vue nazi –, ou encore l'emploi ambigu d'un même terme (*Jargon*) pour désigner tantôt la LTI, tantôt le yiddish.

Bien que Victor Klemperer s'attache davantage aux mots qu'au discours, la difficulté de cette traduction ne provient pas tant de la recherche d'équivalents français que de la syntaxe même de l'auteur. Car mon but n'est pas de traduire les expressions de la LTI par des expressions françaises associées à l'époque de Vichy, mais de montrer la spécificité de cette langue en établissant une concordance entre l'économie du texte de Klemperer et ma traduction. Ainsi, dans la mesure du possible, je traduis les « mots clés » de la même façon – le terme allemand apparaissant entre crochets à la première occurrence, sauf s'il s'agit d'un mot d'origine étrangère

citée comme tel par l'auteur et facilement reconnaissable (ex. *liquidieren*).

Les mots ou phrases que Victor Klemperer cite en français sont en italiques et signalés par un astérisque.

J'aimerais remercier Denise Modigliani de sa précieuse relecture ainsi que Madame Klemperer pour les précisions qu'elle a eu la gentillesse de m'apporter et monsieur le professeur Michael Nerlich qui m'a aidée à compléter les notes biographiques de ce livre. Enfin, je voudrais exprimer toute ma reconnaissance aux éditions ALBIN MICHEL qui, en acceptant ma proposition de traduire *LTI* (avant même que le *Journal* de Victor Klemperer ne soit paru en Allemagne et qu'on ait pu se douter du succès retentissant qu'il aurait) m'ont permis de réaliser un projet qui me tenait à cœur depuis des années.

E. G.

Préface

C'est un étrange destin qu'a connu cette analyse de la langue du Troisième Reich que l'on doit au philologue Victor Klemperer, cousin du chef d'orchestre du même nom, et qui fut publiée dès 1947 dans la partie de l'Allemagne occupée par les Soviétiques.

LTI – Lingua tertii imperii –, réflexion pionnière sur le langage totalitaire et ouvrage de référence pour tous les spécialistes du Troisième Reich, n'a pourtant bénéficié que d'une notoriété discrète. La RDA, qui en possédait les droits, se contentait de le rééditer régulièrement en nombre restreint. Tel était dans ce pays, et dans le meilleur des cas, le sort des *bons* livres qui, en échange d'un modeste tirage, devaient leur publication ou leur réédition à l'obstination d'éditeurs anonymes. Il en fut du livre de Klemperer comme de ceux de Kafka ou de Freud, et même de Christa Wolf ou de Christoph Hein qui disparaissaient le jour même de leur sortie en librairie. Les quelques milliers d'exemplaires imprimés à l'occasion de chacune des douze rééditions de *LTI* étaient si vite épuisés qu'il avait fini par acquérir le statut de livre rare. Qui plus est, il ne restait accessible qu'au seul public germanophone. Il est probable que les difficultés liées à la traduction d'une analyse de la langue allemande aient fait hésiter les éditeurs étrangers qui auraient eu connaissance de son existence. Il est plus vraisemblable encore que l'État communiste n'ait guère montré d'enthousiasme à la diffusion d'un livre contenant des clefs de lecture d'une langue prisonnière de l'idéologie.

Victor Klemperer (1881-1960) était spécialiste de littérature française. Il avait étudié à Genève, Paris et Berlin, puis à Munich, où il soutint sa thèse sur Montesquieu en 1914. Il n'était pas le seul fils dont le rabbin Klemperer pouvait s'enorgueillir. Son frère, Georg, professeur de médecine à Berlin, avait acquis une telle renommée qu'il avait été appelé en 1922 au chevet de Lénine. Contrairement à son frère et à son cousin Otto, Victor Klemperer n'émigra pas après le mois fatidique de janvier 1933. Destitué de sa chaire à l'université de Dresde en 1935, il sera affecté, à l'âge de cinquante-cinq ans, à un travail de manœuvre dans une usine, privé de la possibilité de s'y rendre en tramway, parqué dans une maison où ne résident que des Juifs, soumis à l'interdiction de posséder une radio, des animaux domestiques, des livres écrits par des non-Juifs, obligé d'accoler le prénom d'Israël à celui de Victor à partir de 1938, frappé de l'étoile jaune à partir de 1941, mais épargné par les déportations du fait de son union avec une « aryenne ». Jusqu'au matin du 13 février 1945 où les Juifs protégés par un mariage mixte sont à leur tour convoqués et cela, bien qu'Auschwitz soit déjà aux mains des troupes soviétiques. C'est donc au bombardement anglo-américain de Dresde intervenu le soir même que Klemperer devra la vie.

De tout temps, Klemperer a tenu un journal. À partir de 1933, cette habitude devient une stratégie de survie mentale, un « balancier » (« ce à quoi on se tient pour ne pas se laisser tomber »), un moyen de garder sa liberté intérieure et sa dignité, de ne pas céder à l'angoisse et au désespoir. C'est dans son journal qu'il décide de poursuivre l'activité scientifique qui lui est interdite. S'asseoir à sa table de travail dès 4 heures du matin avant d'affronter « le vide des dix heures d'usine » est bien davantage qu'un acte de résistance au réel, c'est tout à la fois un défi et un acte de bravoure insensé : il aurait suffi que la Gestapo tombe sur ses notes lors d'une perquisition dans « la maison de Juifs » pour que cesse l'immunité et que Klemperer prenne le chemin du camp de la mort. La Gestapo espère toujours prendre en flagrant délit de transgression d'un des multiples interdits qui les frappent ces Juifs « protégés » par un époux « aryen », et une amie du couple cache chez elle les écrits du philologue. Mais c'est la seule façon pour l'homme de science déchu de renverser son statut d'exclu en en faisant un

poste d'observation. C'est sa seule façon de redevenir un homme libre. Il est à nouveau le philologue qui analyse et dissèque l'usage d'une langue et, même si le choix de cette langue lui a été imposé, il met à profit sa situation pour l'étudier *in vivo* et à chaud, sur le terrain même où elle imprègne les mentalités. Klemperer se saisit de la chance d'être encore en contact avec la société par son lieu de travail forcé pour « faire du terrain ». Il peut alors tenter de répondre à la question essentielle, non pas savoir si Hitler est un fou mais comment il exerce son influence. C'est de ce journal rédigé pendant les douze années de l'hitlérisme qu'est issu *LTI*. Klemperer en extrait ses commentaires sur la langue qu'il remanie dès la fin de la guerre pour les publier sous la forme de ce *Carnet de notes d'un philologue*. Son journal proprement dit, il n'en verra jamais la publication. La maison d'édition de Berlin(-Est), Aufbau, le publie cinquante ans plus tard, à l'automne 1995.

Si unique soit-elle, et elle l'est forcément ne serait-ce qu'en raison des conditions dans lesquelles elle fut élaborée, l'analyse linguistique n'est pas le seul intérêt de ce document. *LTI* est aussi un témoignage sur la façon dont Klemperer vit son statut d'exclu et de reclus. Ses réflexions restituent, en nous obligeant à le repenser, un univers mental sur lequel nous continuons à nous interroger et qui n'a de cesse d'être reconstruit *a posteriori*. Celui de cette catégorie de « Juifs non juifs » (*Isaac Deutscher*) allemands contraints de se re-judaïser et dont Klemperer restera jusqu'à sa mort, à Dresde en 1960, de façon exemplaire et pathétique, l'un des derniers représentants. C'est en cela qu'il se distingue de ses contemporains plus célèbres, comme Theodor W. Adorno, Walter Benjamin, Max Horkheimer ou même Ernst Bloch pourtant rentré en Allemagne. La liste serait longue de ces intellectuels de langue et de culture allemandes d'origine juive qui, jusqu'aux années trente, avaient le même rapport à l'Allemagne que Klemperer mais ne lui survécurent pas. Au sens propre, comme Walter Benjamin ou Stefan Zweig et tant d'autres, bien sûr, comme au sens figuré : après la *cassure*, ce monde spirituel n'était plus pour eux qu'une Atlantide alors que l'auteur de *LTI* crut le retrouver en RDA. La différence entre ces derniers qui choisirent l'exil et Klemperer qui le refusa ne réside pourtant pas dans un indéfectible attachement à l'Alle-

magne qui aurait aveuglé le philologue de Dresde. Sur cette question, Klemperer semble au contraire avoir fait preuve d'une lucidité précoce. Ce Juif si peu juif a d'emblée saisi que l'antisémitisme était au centre de l'idéologie nazie. Ce philologue apolitique, qui s'était toujours tenu à l'écart de la *res publica*, est très tôt conscient que derrière l'hystérie de la langue se profile celle des actes. Ses mots les plus durs, il les réserve à ceux qui auraient dû comme lui le comprendre, à cette bourgeoisie d'origine juive qui se voila la face aussi longtemps que faire se put, à ses collègues, intellectuels « aryens » qui démissionnèrent et s'inclinèrent devant la bêtise. Par lâcheté, par confort et conformisme. À l'inverse, et de façon surprenante, à l'encontre de ce peuple qui l'entoure, de ces « hommes qui au fond possèdent ou possédaient déjà une certaine capacité de réflexion » et qui se sont métamorphosés « en animaux grégaires ou primitifs », il manifeste peu de haine. De même qu'il ne s'étend guère sur les humiliations que lui infligent les sbires de la Gestapo. Elles ne sont relatées que dans la mesure où elles ont été à l'origine d'une association d'idées, où elles lui ont permis d'approfondir sa réflexion sur le langage mortifère. Comme si l'objectif scientifique qu'il s'est assigné le détournait de l'apitoiement sur son propre sort, comme si, dans l'action et en situation, le savant reprenait le dessus et parvenait toujours à conserver le recul et la distance nécessaires à l'étude. Ce Juif qui tremblait encore à l'idée de pouvoir être dénoncé alors qu'il fuyait Dresde en proie aux flammes, ce condamné à mort sauvé *in extremis* par l'apocalypse continue à consigner, comme il l'a toujours fait, les témoignages de sympathie de « braves gens qui tous, sans exception, sentent de loin la KPD ». Et en effet, n'était-ce pas parmi les anciens ouvriers communistes qu'un Juif pouvait encore espérer, si ce n'est de l'aide, à tout le moins des marques de compassion ? Sans doute ne furent-elles pas nombreuses mais à nous aussi, lecteurs, elles font du bien au fil de la lecture – comme elles en firent incomparablement plus à leur destinataire. L'objectivité de Klemperer est souvent proche de celle du chroniqueur. Il est probable que son évocation d'une population sorabe (auprès de laquelle il trouve quelque temps refuge) attendant les Russes en libérateurs ait été de nature à plaire aux nouvelles autorités qui le

publièrent. Mais, là encore, cette petite minorité de Lusace aux origines slaves avait toutes les raisons d'être hostile au régime nazi et le témoignage de Klemperer ne peut guère être mis en doute.

À la fin de la guerre, Victor Klemperer est à double titre un survivant. Tout d'abord, bien entendu, parce qu'il a fait partie de ces quelques milliers de Juifs, restés en Allemagne, qui ont échappé à la déportation. Mais, en second lieu, parce qu'il demeure ce qu'il a toujours été, un Juif irrémédiablement allemand, un rescapé de la « symbiose judéo-allemande », de ce bref moment de l'histoire allemande qui permit la sécularisation de l'esprit juif, l'acculturation des Juifs et leur appropriation de l'univers culturel allemand. Quoi qu'il en soit de la réalité de cette symbiose, aujourd'hui le plus souvent perçue comme un mythe ou l'illusion rétrospective d'une relation d'amour entre Juifs et Allemands qui ne fut jamais réciproque¹, Klemperer est l'héritier spirituel de cette Allemagne fantasmée et désirée – au point qu'elle restera, quoi qu'il arrive et pour toujours, sa seule patrie possible.

Klemperer est né en 1881, dix ans après que le Reich bismarckien eut parachevé l'émancipation des Juifs dont le processus désormais ne concernait plus seulement une élite intellectuelle mais la communauté juive dans son ensemble. Il appartient à la *Gründerzeit-Generation* qui a pu accéder aux études et pourra bientôt envisager l'accès aux carrières universitaires. Pour la première fois, les intellectuels d'origine juive ont l'espoir de sortir de la marginalité qui les caractérise jusque-là, de cette « intelligentsia sans attaches » (*freischwebende Intelligenz*) théorisée par Karl Mannheim. C'est ainsi qu'un fils de rabbin put en une seule génération substituer radicalement à la culture talmudique la culture allemande, obtenir un poste à l'université de Munich en 1920 et sceller le caractère irrévocable de son acculturation par un mariage avec une non-Juive. Il s'est d'ailleurs auparavant formellement converti au protestantisme.

Jusque-là, le parcours de Klemperer s'inscrit dans un mouvement général. On retrouve chaque étape d'une

1. Voir à ce sujet l'ouvrage de Gershom Scholem, *Fidélité et utopie, essais sur le judaïsme contemporain*, Calmann-Lévy, 1978, et celui d'Enzo Traverso, *Les Juifs et l'Allemagne, de la symbiose judéo-allemande à la mémoire d'Auschwitz*, La Découverte, 1992.

trajectoire classique d'assimilation qui permet l'ascension sociale. Et pourtant, la figure d'intellectuel juif allemand du début du ^{xx}e siècle qui se révèle à travers *LTI* brouille quelque peu nos points de repère. La personnalité de Klemperer ne témoigne pas seulement de l'aboutissement d'un processus d'assimilation connu, elle se situe déjà au-delà de toutes les contradictions, de tous les déchirements qu'une telle évolution a légitimement engendrés. C'est ainsi que l'idée même d'une double appartenance n'est jamais évoquée par Klemperer. Elle lui est tout simplement étrangère. Il n'est plus question de maintenir, comme au temps de l'*Aufklärung* et dans sa foulée, une quelconque singularité juive mais d'adhérer pleinement et seulement aux valeurs de la société civile. En 1915, Klemperer se porte volontaire pour aller à la guerre, vraisemblablement saisi de cette frénésie à défendre la patrie, typique d'une jeunesse juive qui a connu une assimilation fulgurante. Que l'on songe, par exemple, à ce récit autobiographique d'Ernst Toller, *Une jeunesse en Allemagne*¹, où l'on voit un jeune Juif se précipiter littéralement sous les drapeaux, ou encore à l'itinéraire de l'historien Ernst Kantorowicz, issu d'une famille assimilée de Posnanie, devenu un ardent nationaliste engagé volontaire en 1914, puis dans les *Freikorps* pour réprimer la révolte spartakiste de 1919 au cours de laquelle, de l'autre côté de la barricade, combat l'autre Juif, Toller, à jamais guéri de tout patriotisme. Nationaliste, Klemperer le fut vraisemblablement sans excès, il ne semble jamais tenté par la démesure et reste un démocrate et un humaniste. De même n'eut-il jamais rien à voir avec ces intellectuels juifs attirés par le marxisme qui tentèrent de réconcilier pères biologiques et pères spirituels en mettant en relief les idées du socialisme qu'ils pensaient contenues dans le messianisme. Il n'y a en lui nulle tension entre singularité et universalité. Klemperer assume pleinement le paradoxe de l'intellectuel juif assimilé parce qu'il ne le saisit plus. Il est déjà trop allemand et n'est plus assez juif pour avoir les états d'âme de son contemporain, Jacob Wassermann, les préoccupations de Lion Feuchtwanger ou même celles d'Arnold Zweig. « S'interroger sur l'identité juive, disait Levinas, c'est déjà l'avoir perdue. Mais c'est encore s'y tenir, sans quoi on éviterait l'interrogatoire. » Or, à

aucun moment de ses douze années de réclusion, Klemperer ne se pose une telle question. Il défend pied à pied cette identité allemande qu'on lui dénie avec une vigueur qui n'a d'égale que celle avec laquelle il rejette l'identité raciale qu'on lui impose. On veut faire de lui un Juif qu'il n'est plus et personne, *pas même les nazis*, ne parviendra à le faire revenir sur son choix. « Destructibles, certes, les Juifs l'étaient – mais on ne pouvait pas les dégermaniser. » C'est sans doute cette force de caractère qui surprend le plus chez cet homme que rien ne distingue par ailleurs du commun des mortels. En un sens, et poussé par les circonstances, cet homme ordinaire se surpasse. S'il ne connaît pas Marx, il ne connaît pas davantage Theodor Herzl. Lorsqu'il consacre un chapitre à Sion, c'est pour mettre les choses au clair, dire avec calme, et parfois même un brin d'humour, que cette histoire ne le concerne pas. Oui, bien sûr, un jour, « une relation juive convaincante avait voulu me racoler (*sic*) », mais le sionisme, il le ravale à la rubrique des « curiosités excentriques et exotiques », quelque chose comme un « club chinois » dans une grande ville européenne.

À vrai dire, Klemperer n'est pas tant antisioniste qu'asioniste. Son combat est d'un autre ordre. Il a été trahi, floué par l'histoire. Lui qui était si sûr de sa « qualité d'Allemand, d'Européen, d'homme », si sûr de son ^{xx}e siècle, on lui a dénié sa germanité et son appartenance à l'espèce humaine. Et s'il a des comptes à demander à la communauté des hommes à la fin de la guerre, c'est sur ce terrain-là qu'elle devra les lui régler et certainement pas avec l'octroi d'un bout de terre qui aurait jadis appartenu à ses ascendants. Sa germanité doit lui être rendue. Sa judéité, elle, ne regarde que lui et s'il ne demande qu'à l'oublier, ce n'est pas parce qu'elle le dérangerait (on ne le surprend à aucun moment en flagrant délit de « haine de soi ») mais parce que c'est là son propre choix. Il est, quant à lui, resté allemand. Aux Allemands de le redevenir. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que l'intellectuel apolitique Victor Klemperer choisisse, à la fin de la guerre et après quelques hésitations (mais le choix porte alors sur les Américains ou les Soviétiques), de rester dans la zone d'occupation soviétique.

La future RDA est le seul État à même d'exaucer ses vœux : bien sûr, elle est portée sur les fonts baptismaux

1. L'Âge d'homme, 1974.

par le pays vainqueur de la guerre, ces Soviétiques dont un Juif en danger de mort ne pouvait qu'espérer l'arrivée, mais surtout, elle lui redonne sa germanité, elle n'est que trop heureuse de la lui rendre. Dès novembre 1945, à peine rentré de son exil en URSS, l'écrivain Johannes R. Becher, qui sera plus tard le premier ministre de la Culture de RDA, lance son appel aux intellectuels émigrés à l'étranger. Klemperer n'est pas concerné puisque déjà sur place mais il fait partie de ces savants que le futur État allemand tente de gagner pour attirer les autres. Dans cette courte période de l'Allemagne d'après-guerre et d'avant la division, les dirigeants communistes tolèrent une réflexion à chaud sur le passé proche qui met en valeur leur engagement contre le nazisme. Des études sur l'antisémitisme, notamment celles de Siegbert Kahn, sont publiées et l'édition de *LTI* s'inscrit alors dans le dispositif d'une politique en partie menée par opposition au silence et à la gêne qui se dessinent à l'Ouest. À ce moment-là, bref mais décisif, de façon consciente ou non, la question juive joue un rôle de légitimation de la partition de l'Allemagne. Au-delà des motivations conjoncturelles, les crimes nazis confèrent à cet acte une sorte de droit moral. C'est donc dans la zone d'occupation soviétique que le réalisateur Wolfgang Staudte produira en 1946 le premier film du repentir et de la honte, *Die Mörder sind unter uns* (Les assassins sont parmi nous) et que Kurt Maetzig réalisera, en 1947, *Ehe im Schatten* (Mariage dans l'ombre) qui relate la tragédie d'un comédien « aryen » sommé de divorcer de son épouse juive. Une communauté juive se recompose lentement et trouve, à l'Est, dans le *Verband der Opfer des Faschismus* (Association des victimes du nazisme) créé dès 1946, une structure d'accueil. C'est la période de la dénazification, ici menée avec bien plus de vigueur qu'à l'Ouest. Tandis que Klemperer réintègre son poste à l'université de Dresde, à la *Freie Universität* de Berlin-Ouest, créée le 8 février 1949 pour remplacer l'université Humboldt située dans la zone d'occupation soviétique, l'un de ses anciens collègues, un romaniste médiocre, récupère tout naturellement la chaire que lui avait confiée... le régime nazi. C'est l'époque où *das geistige Deutschland*, évocatrice des traditions humanistes de la « bonne » Allemagne, se construit contre la « mauvaise » Allemagne éprise de puissance, celle de Luther, Bis-

marck, Frédéric II, Guillaume et Hitler. Mais c'est aussi l'époque où s'élabore le mythe fondateur de l'État est-allemand : « Avec l'antifascisme et son idée constitutive d'unité de toutes les forces sociales, culturelles et politiques, avait été créée une instance de légitimation qui n'exerçait pas seulement une puissante fascination sur les élites intellectuelles mais qui avait aussi une fonction de souvenir-écran et contribua à ce que ne se fasse pas le travail de deuil¹. »

Communiste, Klemperer ne le devient vraisemblablement que pour autant que cette identité supplante l'origine juive décrétée contingente. Il adhère à cette culture communiste dont l'élan assimilateur refoule la différence juive. Il l'adopte au point d'être à son tour frappé de cécité lorsque la vague de procès contre les « cosmopolites » déferle au début des années cinquante dans les autres capitales est-européennes, lorsque est révélé un prétendu complot des « blouses blanches », ces médecins presque tous juifs, pour assassiner Staline à Moscou, lorsque les dirigeants d'origine juive sont écartés du pouvoir à Berlin-Est et qu'émigre la grande majorité de la communauté juive. Certes, le mot « juif » n'est alors jamais prononcé, mais cela pouvait-il berner l'auteur de *LTI*? Dans cette partie-là de l'Allemagne, et pour longtemps, ce mot est désormais devenu tabou. Jusqu'au génocide qui est dissous dans les autres crimes nazis. En 1953, à l'occasion d'une conférence sur « l'ancien et le nouvel humanisme », le philologue Victor Klemperer cite le nom de Staline, qui vient de mourir, parmi les grands humanistes... En d'autres lieux, rappelle non sans *Schadenfreude*, le magazine (ouest-)allemand *Der Spiegel*, il aurait parlé du « génie » de Staline². Cela n'a malheureusement rien de surprenant et, pour corser l'affaire, *Der Spiegel* en rajoute, attribuant à Klemperer, qui n'en eut jamais, de hautes fonctions. Tous les intel-

1. Dorothea Dornhof, in *Berlin, Hauptstadt der DDR, 1949-1989, Utopie und Realität*, Elster-Verlag, 1995.

2. Nous devons à Tadeusz Borowski, l'auteur du *Monde de pierre*, un émouvant témoignage sur Klemperer, d'une tout autre nature. L'écrivain polonais, survivant d'Auschwitz, fait la connaissance du philologue juif allemand peu de temps après la fin de la guerre. Klemperer parcourt alors la zone d'occupation soviétique pour y tenir des conférences sur la paix. Il ne parle pas de Staline mais des crimes de l'hitlérisme, résistant aux insultes antisémites et aux invectives qui l'accueillent le plus souvent (in *Pages polonaises*, Seghers, s.d. [1953], préface d'André Wormser).

lectuels sont alors mis à contribution et, à l'évidence, Klemperer en fait plutôt moins que d'autres. Tout comme Bertolt Brecht, Anna Seghers ou Arnold Zweig, il connaît le destin de l'intellectuel piégé par l'État aux côtés duquel, pour lequel, il s'est engagé. Un État qui a les moyens d'exiger l'engagement total. Un État qui le tient : il n'a plus nulle part où aller. Les faits sont là, cette force de caractère dont Klemperer avait su faire preuve dans d'autres circonstances lui fait maintenant défaut. Comme s'il n'avait plus le courage de s'avouer qu'il s'est trompé, que la RDA n'est pas cette Allemagne dont il a cru reconquérir l'amour. Bien que membre du Parti, il reste l'apolitique qu'il n'a jamais cessé d'être, un « Juif non juif » à présent anachronique, toujours suspect aux yeux des autorités qui lui préféreront à l'Académie des sciences un romaniste dogmatique, Werner Krauss, un « héros antifasciste », membre du groupe de résistance Schulze-Boysen. Dans les années cinquante, c'est à grand-peine que Klemperer parvient à éditer l'œuvre de sa vie, entamée bien avant le nazisme, *L'Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle*, et sans doute aurait-il eu plus de mal encore à publier *LTI* s'il n'y était déjà parvenu à un moment propice.

Sa revanche posthume était pourtant déjà assurée. La chance de *LTI* fut de n'avoir jamais été une lecture obligée dans les écoles de la République démocratique et antifasciste allemande. Cette histoire n'était pas celle des pères fondateurs qui en avaient une autre, héroïque et édifiante, à proposer en exemple et à laquelle on s'identifiait d'autant plus volontiers qu'elle écartait le sentiment de la faute. L'apport de Klemperer à la formation d'une conscience historique fut souterrain et par là même plus profond, décisif. En RDA, pour échapper à l'emprise angoissante de la « présence pleine » des fantômes, on lisait *LTI*. Et l'on se surprenait, parfois, à la lecture de cette analyse d'une langue pervertie par l'idéologie, à établir d'inquiétants parallèles...

Sonia COMBE

HÉROÏSME

En guise d'introduction

De nouveaux besoins ont amené la langue du Troisième Reich à élargir l'emploi du préfixe de distanciation *ent*¹ (bien qu'à chaque fois on ne puisse établir s'il s'agit d'une création entièrement nouvelle ou de l'emprunt par la langue commune d'expressions déjà connues dans des cercles spécialisés). Face au risque de bombardement aérien, les fenêtres devaient être obscurcies [*verdunkelt*], c'est ainsi qu'apparut la tâche quotidienne du « désobscurcissement » [*Entdunkeln*]. Au cas où le toit prendrait feu, il fallait que rien d'encombrant [*Gerümpel*] ne gênât l'accès aux greniers des personnes chargées de l'extinction, ils furent donc « désencombrés » [*entrümpelt*]. De nouvelles sources d'alimentation devaient être trouvées : le marron amer [*bitter*] fut « désamérisé » [*entbittert*]...

Pour désigner globalement la tâche qui s'impose actuellement, on a introduit dans la langue courante un mot formé de manière analogue : l'Allemagne a failli mourir du nazisme ; l'effort qu'on fait pour la guérir de cette maladie mortelle se nomme aujourd'hui « dénazification » [*Entnazifizierung*]. Je ne souhaite pas, et je ne crois pas non plus, que ce mot abominable vive longtemps. Il disparaîtra pour ne plus exister que dans les livres d'histoire dès lors que sa mission présente aura été accomplie.

La Seconde Guerre mondiale nous a maintes fois montré comment une expression qui, il y a un instant à peine, vivait encore et semblait même indéracinable,

1. *Ent-* correspondrait au préfixe privatif français « dé- ».

pouvait brusquement s'évanouir : elle a disparu avec la situation qui l'avait engendrée et dont elle témoignera un jour tel un fossile. C'est ce qui est arrivé à la « guerre éclair » [*Blitzkrieg*] et à son épithète « foudroyant » [*schlagartig*], aux « batailles d'anéantissement » [*Ver-nichtungsschlachten*] et à leurs « encerclements » [*Ein-kesselungen*], et aussi à la « poche mobile » [*wandernder Kessel*¹] – dont aujourd'hui déjà il faut expliquer qu'il s'agissait des tentatives désespérées des divisions encerclées pour battre en retraite –, à la « guerre des nerfs » [*Nervenkrieg*] et même, enfin, à la « victoire finale » [*Endsieg*]. La « tête de débarquement » [*Landekopf*] a vécu du printemps à l'été 1944. Elle vivait encore alors qu'elle avait déjà enflé jusqu'à prendre des proportions informes. Mais lorsque Paris est tombé, lorsque toute la France s'est retrouvée « tête de débarquement », alors le mot a soudain complètement disparu et ce n'est que dans les manuels d'histoire que resurgira son fossile.

Et il en ira de même pour le mot le plus grave, le plus décisif de notre époque de transition : un beau jour, le mot dénazification aura sombré dans l'oubli parce que la situation à laquelle il devait mettre un terme aura elle-même disparu.

Mais cela prendra du temps car ce n'est pas seulement les actions qui doivent disparaître, mais aussi les convictions et les habitudes de pensée nazies, de même que le terreau qui les a nourries : la langue du nazisme.

Combien de concepts et de sentiments n'a-t-elle pas souillés et empoisonnés ! Au « lycée du soir » de l'université populaire de Dresde et lors de discussions organisées par le *Kulturbund*² et la *Freie Deutsche Jugend*³, j'ai très souvent été frappé par la manière dont les jeunes gens, en toute innocence et dans un effort sincère pour remédier aux lacunes et aux égarements de leur éducation laissée en friche, s'accrochent aux modes de pensée du nazisme. Ils n'en ont absolument pas conscience ; les habitudes de langage d'une époque révolue, qu'ils ont

conservées, les séduisent et les induisent en erreur. Nous étions en train de discuter du sens de la culture¹, de l'humanité, de la démocratie, et j'avais l'impression que la lumière commençait à se faire et que certaines choses se clarifiaient dans les esprits de bonne volonté. Et puis, c'était inévitable, quelqu'un parla d'une conduite héroïque quelconque, d'un acte de résistance héroïque ou d'héroïsme en général. À l'instant même où ce concept entra en jeu, toute clarté disparut et nous fûmes à nouveau plongés au cœur des nuages du nazisme. Les jeunes gens à peine rentrés du champ de bataille ou de captivité, et qui se voyaient bien peu considérés et encore moins fêtés, n'étaient pas les seuls à s'être enfermés dans une conception de l'héroïsme des plus douteuses, non, il y avait aussi des jeunes filles, qui n'avaient jamais servi dans l'armée. La seule chose certaine, c'était qu'il était bien impossible d'avoir un rapport vraiment honnête à l'essence de l'humanité, de la culture et de la démocratie, lorsqu'on était capable de telles réflexions sur l'héroïsme... sans y avoir réfléchi.

Mais dans quelles circonstances cette génération, qui en 1933 savait à peine lire, avait-elle donc été confrontée à une interprétation exclusive du mot « héroïque » et de tous ceux de la même catégorie² ? À cela, il fallait d'abord répondre que cet héroïsme avait toujours porté l'uniforme, trois uniformes différents, mais qu'il ne connaissait pas la vie civile.

Lorsque, dans *Mein Kampf*, Hitler présente sa politique en matière d'éducation, l'éducation physique vient largement en tête. Il affectionne l'expression « endurcissement physique » [*körperliche Ertüchtigung*] qu'il emprunte au dictionnaire des conservateurs de Weimar ; il fait l'éloge de l'armée wilhelminienne comme étant la seule institution saine et vivifiante du « corps du peuple » [*Volkskörper*] par ailleurs en putréfaction ; il considère le service militaire principalement ou exclusivement comme une éducation à l'endurance. De toute évidence, la formation du caractère n'occupe pour Hitler que la seconde place ; selon lui, elle advient plus ou moins

1. Littéralement « chaudron migrateur ».

2. « Ligue culturelle pour le renouvellement démocratique de l'Allemagne » fondée en août 1945 dans la zone d'occupation soviétique et visant à « créer une culture socialiste nationale (*sic*) » ainsi qu'à entretenir les relations entre la classe ouvrière et les intellectuels.

3. « Jeunesse allemande libre » : « organisation socialiste de masse », pour les jeunes à partir de quatorze ans. Fondée dans la zone d'occupation soviétique, en 1946.

1. *Kultur* désigne ici l'« ensemble des aspects intellectuels d'une civilisation ».

2. « *Mit seinem ganzen Sippenzubehör* » : le terme *Sippe* (étymologiquement « genre propre », « parenté ») évoque immédiatement le « clan » des peuplades germaniques et la conception nazie du collectif.

d'elle-même, lorsque, justement, le physique est le maître de l'éducation et qu'il réprime l'esprit. Mais c'est seulement au dernier rang de ce programme pédagogique qu'on trouve, admises à contrecœur, suspectées et dénigrées, la formation de l'intellect et les nourritures spirituelles. Dans des tournures toujours nouvelles s'expriment la peur de l'homme qui pense, la haine de la pensée. Quand Hitler raconte son ascension, ses premiers grands meetings à succès, il vante, tout autant que ses talents d'orateur, la valeur au combat de son service d'ordre, dont le petit groupe engendrera bientôt la SA. Les *braunen Sturmabteilungen*¹, dont la mission ne relève que de la force brutale et qui, au cours des meetings, doivent se ruer sur les adversaires politiques et les expulser de la salle, voilà ses véritables complices dans la lutte pour gagner le cœur du peuple, voilà ses premiers héros qu'il dépeint comme les vainqueurs inondés du sang d'adversaires plus nombreux, comme les héros exemplaires de combats historiques dans les lieux de réunion. Et l'on rencontre des descriptions semblables, les mêmes convictions et le même vocabulaire lorsque Goebbels raconte son combat pour Berlin. Ce n'est pas l'esprit qui est vainqueur ; il ne s'agit pas de convaincre. Ce n'est même pas la duperie rhétorique qui décide de la victoire de la nouvelle doctrine, mais l'héroïsme des premiers membres de la SA, des « vieux combattants ». C'est ici, selon moi, que les récits de Hitler et de Goebbels sont complétés par la distinction de connaisseur qu'a faite une de nos amies, alors interne à l'hôpital d'une petite ville industrielle de Saxe. « Quand le soir, après les meetings, on nous amenait les blessés, racontait-elle souvent, je savais tout de suite à quel camp chacun d'eux appartenait, même s'il était au lit et déshabillé : ceux qui avaient été blessés à la tête par une chope de bière ou un barreau de chaise étaient des nazis et ceux qui avaient reçu un coup de stylet dans les poumons étaient des communistes. » En matière de gloire, il en va pour la SA de même que pour la littérature italienne : seuls les débuts sont éblouissants.

Le second uniforme qu'emprunte l'héroïsme nazi, c'est la panoplie du pilote de course, son casque, ses lunettes de protection et ses gants épais. Le nazisme a cultivé toutes les formes de sports et, ne serait-ce que du

point de vue linguistique, aucun ne l'a plus influencé que la boxe ; mais l'image la plus marquante et la plus répandue de l'héroïsme du milieu des années trente est fournie par le pilote de voiture de course : après sa chute mortelle, Berndt Rosemeyer¹ occupe presque la même place que Horst Wessel² dans l'imaginaire populaire. (Une remarque à l'attention de mes collègues universitaires : on pourrait faire des études fort intéressantes sur les rapports existant entre le style de Goebbels et le recueil de souvenirs de la femme-pilote Elly Beinhorn : *Mon époux, le pilote de course*.) À une certaine époque les vainqueurs des courses automobiles internationales sont les héros éphémères les plus photographiés, au volant de leurs bolides, appuyés contre lui, ou même ensevelis dessous. Si le jeune garçon ne choisit pas pour héros les combattants tout en muscles, nus ou portant l'uniforme de la SA, qui sont représentés sur les affiches et les pièces de monnaie de l'époque, alors il s'inspire certainement des pilotes de course. Ces deux types de héros ont en commun un regard figé dans lequel s'expriment la ferme détermination à aller de l'avant et la volonté de conquête.

À partir de 1939, la voiture de course est remplacée par le tank, le pilote de course par le pilote de char. (C'est ainsi que le simple soldat nommait non seulement l'homme aux commandes mais aussi les *Panzergranadiere*.) Depuis le premier jour de la guerre et jusqu'à la disparition du Troisième Reich, tout héroïsme sur terre, en mer et dans le ciel porte l'uniforme militaire. Pendant la Première Guerre mondiale, il y avait encore un héroïsme civil, à l'arrière. Mais à présent combien de temps y aura-t-il encore un « arrière » ? Combien de temps encore une existence civile ? La doctrine de la guerre totale se retourne de façon terrible contre ses auteurs : tout est le théâtre de la guerre, dans chaque usine, dans chaque cave, on entretient l'héroïsme militaire ; des enfants, des femmes et des vieillards meurent exactement de la même mort héroïque, à l'abattoir, et assez souvent dans le même uniforme, exactement

1. Sportif allemand (1909-1938), poulain de l'écurie allemande Auto-Union. Époux de Elly Beinhorn.

2. Chef des SA (1907-1930) de Berlin en 1929. Il composa un hymne qui allait devenir, après sa mort, le second hymne national-socialiste. Tué lors d'une échauffourée avec des communistes, il fut élevé par Goebbels au rang de premier martyr du régime nazi.

1. « Troupes d'assaut brunes ».

comme autrefois les jeunes soldats de l'armée en campagne.

Durant douze années, le concept et le vocabulaire de l'héroïsme ont été appliqués, dans une proportion croissante et toujours plus exclusivement, au courage guerrier, à une attitude de témérité et de mépris devant la mort dans n'importe quel combat. Ce n'est pas en vain que la langue du nazisme a répandu l'usage de « combatif », adjectif nouveau et rare, réservé jusqu'ici aux esthètes néo-romantiques, pour en faire un de ses mots favoris. « Guerrier » était trop étroit ; il n'évoquait que les choses de la guerre et c'était aussi un adjectif trop franc qui trahissait l'humeur querelleuse et la soif de conquêtes. Tandis que « combatif » ! Cet adjectif désigne d'une manière plus générale une tension de l'âme et de la volonté qui, en toutes circonstances, vise à l'affirmation de soi par l'attaque et la défense, et qui n'est encline à aucun renoncement. L'abus qu'on a fait du « combatif » correspond exactement à l'usure excessive du concept d'héroïsme quand on l'emploie à tort et à travers.

« Vous êtes bien injuste avec nous, professeur ! Quand je dis “ nous », je ne parle pas des nazis car je n'en suis pas un. A part quelques interruptions, j'étais sur le champ de bataille tout au long de ces années. N'est-il pas naturel, en temps de guerre, qu'on parle particulièrement souvent d'héroïsme ? Et pourquoi serait-ce là forcément un faux héroïsme qui se manifeste ?

— Pour être un héros, il ne suffit pas d'être courageux et de mettre sa propre vie en jeu. N'importe quel spadassin, n'importe quel criminel est capable de cela. A l'origine, le héros est un être qui accomplit des actes qui élèvent l'humanité. Une guerre de conquête, *a fortiori* si elle s'accompagne d'autant d'atrocités que celle de Hitler, n'a rien à voir avec l'héroïsme.

— Mais il y a tout de même eu beaucoup de mes camarades qui n'étaient pour rien dans ces atrocités et qui avaient la ferme conviction (d'ailleurs, on ne nous avait jamais présenté les choses autrement) que nous ne menions qu'une guerre défensive, même si parfois nous devions recourir pour cela aux agressions et aux conquêtes. Si nous remportions la victoire, ce serait pour le bien du monde entier. Le véritable état de choses, nous ne l'avons connu que beaucoup plus tard, beaucoup trop tard... Et ne croyez-vous pas que, dans le sport éga-

lement, un véritable héroïsme puisse être développé et qu'une performance sportive, dans ce qu'elle a d'exemplaire, peut avoir pour effet d'élever l'humanité ?

— Bien sûr que c'est possible, et sans doute y a-t-il eu aussi parmi les sportifs et les soldats, dans l'Allemagne nazie, de véritables héros, à l'occasion. Mais, dans l'ensemble, je reste sceptique à l'égard de l'héroïsme issu de ces deux professions en particulier. C'est un héroïsme trop bruyant, trop lucratif et qui satisfait trop la vanité pour pouvoir être sincère. Bien sûr, ces pilotes de course étaient littéralement des chevaliers d'industrie ; leurs courses périlleuses devaient profiter aux entreprises allemandes et par conséquent à la patrie, et peut-être servaient-ils le bien commun en ce qu'ils permettaient à l'industrie automobile de faire des progrès. Mais il y avait tant de vanité, tant d'exploits de gladiateurs en jeu ! Et les couronnes et les prix sont aux pilotes ce que les décorations et l'avancement sont aux soldats. Non, rares sont les fois où je crois à l'héroïsme quand il est tapageur et qu'il se fait trop bien payer en cas de succès. L'héroïsme est d'autant plus pur et plus exemplaire qu'il est plus silencieux, qu'il a moins de public, qu'il est moins rentable pour le héros lui-même et qu'il est moins décoratif. Ce que je reproche au concept de héros nazi, c'est justement le fait qu'il soit constamment attaché à l'effet décoratif, c'est son côté fanfaron. Le nazisme n'a officiellement connu aucun héroïsme décent et authentique. C'est ainsi qu'il a falsifié et discrédité le concept tout entier.

— Affirmez-vous qu'il n'y ait jamais existé d'héroïsme silencieux et authentique pendant les années hitlériennes ?

— Pendant les années hitlériennes, non, au contraire, elles ont vu mûrir l'héroïsme le plus pur, mais dans le camp adverse. Je pense à tous les êtres valeureux dans les camps de concentration et à tous les êtres téméraires qui vivaient dans l'illégalité. Pour eux, le danger de mort et les souffrances étaient infiniment plus grands qu'au front, et tout éclat décoratif absent ! Ce n'était pas la glorieuse mort au “ champ d'honneur ” qu'on avait devant les yeux mais, dans le meilleur des cas, la guillotine. Pourtant, même sans aucun effet décoratif, et même si cet héroïsme était d'une incontestable authenticité, quelque chose soutenait et apaisait intérieurement ces héros :

eux aussi se savaient membres d'une armée, ils avaient une foi profonde et justifiée dans la victoire finale de leur cause ; ils pouvaient emporter dans leur tombe cette fière conviction qu'un jour ou l'autre leur nom renaîtrait d'autant plus auréolé de gloire qu'aujourd'hui on les assassinait de manière infâme.

« Mais je connais un héroïsme bien plus désespéré, bien plus silencieux encore, un héroïsme entièrement privé du soutien que peut apporter le fait de se savoir membre d'une armée ou d'un groupe politique, privé de tout espoir de gloire future et qui ne pouvait compter que sur soi. C'est celui des quelques épouses aryennes (il n'y en a pas eu tant que cela) qui ont résisté à toute espèce de pression tendant à les séparer de leur époux juif. A quoi ressemblait la vie quotidienne de ces femmes ! Quelles insultes, quelles menaces, quels coups, quels outrages n'ont-elles pas endurés, quelles privations lorsqu'elles partageaient leur modeste ration alimentaire avec un mari qui en était réduit à celle, misérable, des Juifs, alors que leurs collègues aryens à l'usine recevaient le supplément des travailleurs de force. De quelle volonté de vivre devaient-elles faire preuve, lorsque, à force d'infamie et de cruelle misère, elles tombaient malades, lorsqu'il était si tentant de suivre dans le suicide ceux qui, nombreux dans leur entourage, avaient ainsi trouvé le repos éternel loin de la Gestapo ! Elles savaient que leur mort entraînerait infailliblement celle de leur époux, car l'époux juif était arraché du cadavre encore tiède de son épouse aryenne pour être déporté en un exil meurtrier. Quel stoïcisme, quelle autodiscipline étaient-ils nécessaires quand, jour après jour, il fallait relever le courage d'un homme brisé, écorché vif, désespéré. Sous les tirs d'obus du champ de bataille, sous l'avalanche des décombres de l'abri anti-aérien qui commence à céder, sous les bombes et même en face de la potence, il y a encore l'instant pathétique qui vous soutient, mais dans la nausée exténuante d'un quotidien sale et qui se reproduira peut-être à l'infini, qu'est-ce qui peut vous faire garder la tête haute ? Et là, rester fort, si fort qu'on peut continuellement prêcher l'espoir à l'autre, lui faire entrer dans la tête que l'heure viendra, que c'est un devoir de l'attendre. Rester si fort, alors qu'on ne peut compter que sur soi seul, isolé de tout groupe, car la maison de Juifs [*Judenhaus*] ne constitue pas un groupe malgré

l'ennemi et le destin partagés, malgré sa langue commune : voilà un héroïsme au-delà de tout héroïsme.

« Non, les années hitlériennes n'ont vraiment pas manqué d'héroïsme, mais dans l'hitlérisme proprement dit, dans la communauté des hitlériens, n'existait qu'un héroïsme corrompu, caricatural et empoisonné ; on pense aux coupes ostentatoires, au cliquetis des décorations, on pense à l'emphase des discours encenseurs, on pense aux meurtres impitoyables... »

Toute la lignée¹ des mots de l'héroïsme avait-elle sa place dans la LTI ? D'une certaine façon oui, car elle était largement diffusée et caractérisait partout la fausseté et la cruauté spécifiques du nazisme. Elle a été aussi étroitement mêlée aux panégyriques du peuple « élu » germanique : tout ce qui était héroïque appartenait en propre à la race germanique et à elle seule. Et d'une autre façon, non, car toutes les déformations et toutes les corruptions s'étaient déjà trop souvent attachées à cette phraséologie avant le Troisième Reich. C'est pourquoi elle n'est évoquée qu'en marge, dans l'introduction.

Mais il est une tournure qu'il faut inscrire spécifiquement au compte des nazis. Ne serait-ce que pour la consolation qui en émanait. Un jour de décembre 1941, Paul K. entra du travail rayonnant. En chemin, il avait lu le communiqué de l'armée. « Ils sont dans une situation lamentable en Afrique », dit-il. Je lui demandai s'ils le reconnaissaient vraiment eux-mêmes – puisque le reste du temps ils ne parlaient que de victoires. « Ils écrivent : "Nos troupes combattent héroïquement." "Héroïquement" fait penser à un éloge funèbre, soyez-en sûr. »

Depuis, dans les bulletins, « héroïquement » nous a encore fait penser de très nombreuses fois à un éloge funèbre et jamais il ne nous a trompés.

1. Sippe, voir note 2, p. 25.

1.

LTI

Il y avait le BDM¹, la HJ², la DAF³ et encore d'innombrables sigles de ce genre.

D'abord un jeu parodique, puis, immédiatement après, un pis-aller éphémère du souvenir, une espèce de nœud au mouchoir et, très vite, pour toutes les années de misère, un moyen de légitime défense, un SOS envoyé à moi-même, voilà ce que représente le sigle LTI dans mon journal. Un sigle joliment savant, comme les expressions d'origine étrangère bien sonores que le Troisième Reich aimait à employer de temps en temps : *Garant* fait plus important que *Bürge* [caution] et *diffamieren* plus imposant que *schlechtmachen* [dire du mal]. (Peut-être y en a-t-il aussi qui ne les comprennent pas et, sur ceux-là, ils font d'autant plus d'effet.)

LTI : *Lingua Tertii Imperii*, langue du Troisième Reich. J'ai si souvent repensé à une anecdote du vieux Berlin – elle se trouvait probablement dans mon *Glaßbrenner*⁴ richement illustré, du nom de cet humoriste de la révolution de mars⁵. Mais où est passée ma bibliothèque dans laquelle je pourrais vérifier ? Cela aurait-il un sens de demander à la Gestapo où elle est ?

Un jeune garçon qui est au cirque avec son père lui

1. *Bund Deutscher Mädel* (Ligue des filles allemandes) : division des Jeunesses hitlériennes.

2. *Hitler Jugend* (Jeunesse hitlérienne) : organisation nazie qui encadrait les enfants de l'âge de six ans à dix-huit, voire vingt et un ans.

3. *Deutsche Arbeitsfront* (Front du travail allemand) : organisation nazie qui remplaça les syndicats à partir de 1933.

4. Adolf Glaßbrenner, écrivain et journaliste allemand (1810-1876).

5. Révolution de mars 1848.

demande : « Papa, que fait le monsieur sur la corde avec le bâton ? – Gros nigaud, c'est un balancier auquel il se tient. – Oh la la ! Papa, et s'il le laissait tomber ? – Gros nigaud, puisque je te dis qu'il le tient ! »

Mon journal était dans ces années-là, à tout moment, le balancier sans lequel je serais cent fois tombé. Aux heures de dégoût et de désespoir, dans le vide infini d'un travail d'usine des plus mécaniques, au chevet de malades ou de mourants, sur des tombes, dans la gêne et dans les moments d'extrême humiliation, avec un cœur physiquement défaillant, toujours m'a aidé cette injonction que je me faisais à moi-même : observe, étudie, grave dans ta mémoire ce qui arrive – car demain déjà cela aura un autre aspect, demain déjà tu le percevras autrement –, retiens la manière dont cela se manifeste et agit. Et, très vite ensuite, cette exhortation à me placer au-dessus de la mêlée et à garder ma liberté intérieure se cristallisa en cette formule secrète toujours efficace : LTI, LTI !

Même si j'avais l'intention, ce qui n'est pas le cas¹, de publier l'intégralité de mon journal de cette époque avec tous ses événements quotidiens, je lui donnerais ce sigle pour titre. On pourrait le prendre métaphoriquement. Car tout comme il est courant de parler de la physiognomie d'une époque, d'un pays, de même on désigne l'esprit d'un temps par sa langue. Le Troisième Reich parle avec une effroyable homogénéité à travers toutes ses manifestations et à travers l'héritage qu'il nous laisse, à travers l'ostentation démesurée de ses édifices pompeux, à travers ses ruines, et à travers le type de ses soldats, des SA et des SS, qu'il fixait comme des figures idéales sur des affiches toujours différentes mais toujours semblables, à travers ses autoroutes et ses fosses communes. Tout cela est la langue du Troisième Reich et c'est de tout cela, naturellement, qu'il est aussi question dans ces pages. Mais lorsqu'on a exercé une profession pendant des décennies, et qu'on l'a exercée avec plaisir, on est finalement plus imprégné par elle que par tout le reste : et c'est donc littéralement et au sens proprement philologique à la langue du Troisième Reich que je

1. Le journal de Victor Klemperer ne sera pas publié de son vivant. Il paraîtra cinquante ans plus tard chez Aufbau à Berlin en 1995. La version française des *Tagebücher* de Klemperer est annoncée aux éditions du Seuil. (N.D.E.)

m'accrochais le plus fermement et c'est elle qui constituait mon balancier pour surmonter le vide des dix heures d'usine, l'horreur des perquisitions, des arrestations, des mauvais traitements, etc.

On cite toujours cette phrase de Talleyrand, selon laquelle la langue serait là pour dissimuler les pensées du diplomate (ou de tout homme rusé et douteux en général). Mais c'est exactement le contraire qui est vrai. Ce que quelqu'un veut délibérément dissimuler, aux autres ou à soi-même, et aussi ce qu'il porte en lui inconsciemment, la langue le met au jour¹. Tel est sans doute aussi le sens de la sentence : *Le style c'est l'homme* * ; les déclarations d'un homme auront beau être mensongères, le style de son langage met son être à nu.

Il m'est arrivé une chose étrange avec cette langue propre (au sens philologique) au Troisième Reich.

Tout au début, tant que je ne subissais sinon aucune, du moins que de très légères persécutions, je voulais en entendre parler le moins possible. J'en avais plus qu'assez du langage des vitrines, des affiches, des uniformes bruns, des drapeaux, des bras tendus faisant le salut hitlérien, des petites moustaches taillées à la Hitler. Je me réfugiais, je m'absorbais dans mon travail, je donnais mes cours et faisais nerveusement semblant de ne pas voir les bancs se vider de plus en plus, je travaillais avec une grande application à mon *xviii^e siècle*² littéraire français. Pourquoi, en lisant des écrits nazis, me serais-je empoisonné davantage la vie qu'elle ne l'était déjà du fait de la situation générale ? Si, par hasard ou par erreur, un livre nazi me tombait entre les mains, je l'abandonnais à la fin du premier chapitre. Si, quelque part dans la rue, beuglait la voix du Führer ou de son ministre de la Propagande, je faisais un grand détour pour éviter le haut-parleur et, quand je lisais les journaux, je m'efforçais anxieusement de pêcher les faits bruts – à l'état brut, ils étaient déjà assez désolants – dans la répugnante lavasse des discours, commentaires et articles. Puis, lorsque la fonction publique fut purgée et que je perdis ma chaire, je cherchai plus que jamais à m'isoler du

1. *Die Sprache bringt es an den Tag* : il s'agit d'une allusion au poème d'Adalbert von Chamisso, *Die Sonne bringt es an den Tag* [« Le soleil le met au jour »].

2. *Histoire de la littérature française au xviii^e siècle*, ouvrage en deux tomes publiés en 1954 et 1966.

présent. Les philosophes des Lumières, si démodés et depuis longtemps dénigrés par quiconque avait une bonne opinion de soi, les Voltaire, Montesquieu et Diderot, avaient toujours été mes préférés. À présent, je pouvais consacrer tout mon temps et toute ma force de travail à cette œuvre que j'avais déjà bien avancée; en ce qui touche le XVIII^e siècle, je me trouvais, au palais japonais de Dresde, comme un coq en pâte; aucune bibliothèque allemande ni même peut-être la Bibliothèque nationale de Paris n'auraient pu mieux m'approvisionner.

Mais, ensuite, je fus sous le coup de l'interdiction de fréquenter les bibliothèques, et ainsi me fut enlevée l'œuvre de ma vie. Et puis vint le jour où l'on me chassa de chez moi, et puis vint tout le reste, chaque jour quelque chose de nouveau. À présent, le balancier devenait mon instrument le plus nécessaire, la langue du temps mon intérêt favori.

J'observais de plus en plus minutieusement la façon de parler des ouvriers à l'usine, celle des brutes de la Gestapo et comment l'on s'exprimait chez nous, dans ce jardin zoologique des Juifs en cage. Il n'y avait pas de différences notables. Non, à vrai dire, il n'y en avait aucune. Tous, partisans et adversaires, profiteurs et victimes, étaient incontestablement guidés par les mêmes modèles.

Je tentais de me saisir de ces modèles et, dans un certain sens, c'était excessivement simple, car tout ce qu'on imprimait et disait en Allemagne était entièrement normalisé par le Parti; ce qui, d'une manière quelconque, déviât de l'unique forme autorisée ne pouvait être rendu public; livres, journaux, courrier administratif et formulaires d'un service – tout nageait dans la même sauce brune, et par cette homogénéité absolue de la langue écrite s'expliquait aussi l'uniformité de la parole.

Mais si se procurer ces modèles était un jeu d'enfant pour des milliers d'autres gens, c'était pour moi extrêmement difficile, toujours dangereux et parfois absolument impossible. L'achat et même toute espèce d'emprunt de livres, de revues et de journaux étaient interdits au porteur de l'étoile jaune.

Ce qu'on avait chez soi en cachette représentait un danger et on le cachait sous les armoires et les tapis, sur les poêles et dans les embrasses ou bien on le gardait

pour l'allumage dans la réserve de charbon. Ce genre de choses ne marchait bien sûr que si l'on avait de la chance.

Jamais, tout au long de ma vie, aucun livre ne m'a autant « sonné » que *Le Mythe du XX^e siècle* de Rosenberg. Non pas que ce fût une lecture exceptionnellement profonde, difficile à comprendre ou moralement émouvante, mais parce que c'est avec ce volume que Clemens me frappa sur la tête pendant plusieurs minutes. (Clemens et Weser étaient les bourreaux spéciaux des Juifs de Dresde, on les distinguait en général l'un de l'autre comme le « coigneur » et le « cracheur ».) « Comment peux-tu, cochon de Juif, avoir l'audace de lire un tel livre ? » hurlait Clemens. Pour lui, cela semblait être une espèce de profanation de l'hostie. « Comment oses-tu avoir ici un ouvrage de la bibliothèque de prêt ? » Ce n'est que parce que ce volume avait été emprunté au nom de mon épouse aryenne, et bien sûr aussi parce que la notice qui allait avec avait été déchirée sans être décryptée, que je fus alors sauvé du camp de concentration.

Tous les matériaux devaient être rapportés par des voies détournées, et exploités clandestinement. Et combien de choses ne pouvais-je d'aucune manière me procurer ! Car là où je tentais de remonter à la source d'une question, là où, en bref, j'avais besoin d'un matériel de travail scientifique, les bibliothèques de prêt ne m'étaient d'aucun secours, quant aux bibliothèques publiques, elles m'étaient fermées.

D'aucuns pensent peut-être que des confrères ou d'anciens élèves qui, entre-temps, avaient accédé à des fonctions officielles, auraient pu me tirer d'embarras, qu'ils auraient pu, en médiateurs, intercéder en ma faveur auprès des services de prêt. Juste ciel ! Cela aurait été faire acte de courage personnel, se mettre personnellement en danger. Il existe en ancien français un joli vers que j'ai souvent cité depuis ma chaire mais dont je n'ai vraiment ressenti la signification que plus tard, à l'époque où je n'avais plus de poste. Un poète tombé en disgrâce songe mélancoliquement aux nombreux « amis que vent emporte, et il ventait devant ma porte »¹. Mais je ne veux pas être injuste : j'ai trouvé de fidèles et vaillants amis, seulement il n'y avait pas vraiment de proches confrères ni de collègues parmi eux.

1. Poème de Rutebeuf.

C'est ainsi qu'on peut lire régulièrement dans mes notes des remarques telles que : « À déterminer plus tard ! »... « À compléter plus tard ! »... « Y répondre plus tard ! »... Et puis, quand diminue l'espoir de vivre jusqu'à ce plus tard : « Cela devrait être effectué plus tard »...

Aujourd'hui, alors que ce plus tard n'est pas encore tout à fait un présent, mais qu'il le deviendra dès l'instant où à nouveau des livres émergeront des décombres et de la pénurie des bibliothèques (et où l'on pourra quitter, la conscience tranquille, la *Vita activa* du reconstruteur pour regagner le cabinet d'étude), aujourd'hui, je sais que je ne serai pourtant pas en mesure de mener mes observations, mes réflexions et mes questions concernant la langue du Troisième Reich de l'état d'esquisse à celui d'ouvrage scientifique concis.

Pour cela, il faudrait plus de connaissances et aussi, bien sûr, une vie plus longue que celles dont je dispose comme (pour le moment) n'importe quel individu. Car un énorme travail devra être fourni dans des domaines extrêmement variés : germanistes et romanistes, anglicistes et slavistes, historiens et économistes, juristes et théologiens, techniciens et biologistes devront consacrer des essais et des thèses à de très nombreux problèmes particuliers avant qu'un esprit ample et courageux puisse oser décrire la *Lingua Tertii Imperii* dans sa globalité la plus pauvre et la plus riche. Mais un premier tâtonnement et questionnement tourné vers les choses qui ne se laissent pas encore fixer parce qu'elles sont en cours d'évolution, le travail de la première heure, comme les Français nomment pareille chose, conservera toujours sa valeur pour les véritables chercheurs qui viendront après, et je crois qu'ils apprécieront aussi de voir leur objet en état de métamorphose incomplète, à moitié comme compte rendu concret d'événements vécus et à moitié dans la conceptualité de l'observation scientifique.

Pourtant, si c'est là le propos de l'ouvrage que je publie, pourquoi ne pas reproduire le carnet de notes du philologue tel qu'il se dégage du journal plus privé et plus général écrit en ces années difficiles ? Pourquoi certaines choses sont-elles condensées en une vue d'ensemble, pourquoi au point de vue d'hier s'est joint si fréquemment celui d'aujourd'hui, de la toute première période post-hitlérienne ?

J'y répondrai précisément. Parce qu'une thèse est en

jeu, parce qu'en même temps qu'un but scientifique je poursuis un but éducatif.

On parle tant à présent d'extirper l'état d'esprit fasciste, on s'active tant pour cela. Des criminels de guerre sont jugés, de « petits Pg¹ » (langue du Quatrième Reich !) sont écartés de leurs fonctions officielles, des livres nationalistes retirés de la circulation, des « places Hitler » et des « rues Göring » débaptisées. Des « chènes de Hitler » abattus. Mais la langue du Troisième Reich semble devoir survivre dans maintes expressions caractéristiques ; elles se sont si profondément incrustées qu'elles semblent devenir une possession permanente de la langue allemande. Combien de fois, par exemple, n'ai-je pas entendu parler depuis mai 1945, dans des discours à la radio, dans des manifestations passionnément antifascistes, des qualités « caractérielles » [*charakterlich*] ou bien de l'essence « combative » de la démocratie ! Ce sont des expressions venant du cœur – le Troisième Reich dirait : « du milieu de l'être » [*Wesensmitte*] – de la LTI. Est-ce de la pédanterie si je m'en offusque, est-ce le maître d'école censé être tapi secrètement en tout philologue qui perce en moi ?

Je réglerai cette question par une autre question.

Quel fut le moyen de propagande le plus puissant de l'hitlérisme ? Étaient-ce les discours isolés de Hitler et de Goebbels, leurs déclarations à tel ou tel sujet, leurs propos haineux sur le judaïsme, sur le bolchevisme ?

Non, incontestablement, car beaucoup de choses demeuraient incomprises par la masse ou l'ennuyaient, du fait de leur éternelle répétition. Combien de fois dans les restaurants, du temps où, sans étoile, j'avais encore le droit d'y entrer, combien de fois à l'usine, pendant l'alerte aérienne, alors que les Aryens avaient leur salle à eux et les Juifs aussi, et c'était dans la pièce aryenne que se trouvait la radio (et le chauffage et la nourriture), combien de fois n'ai-je pas entendu le bruit des cartes à jouer qui claquaient sur la table et les conversations à voix haute au sujet des rations de viande et de tabac et sur le cinéma, tandis que le Führer ou l'un de ses paladins tenaient de prolixes discours, et après on lisait dans les journaux que le peuple tout entier les avait écoutés attentivement.

1. Abréviation de *Parteigenossen* [camarade du Parti], membre de base de la NSDAP.

Non, l'effet le plus puissant ne fut pas produit par des discours isolés, ni par des articles ou des tracts, ni par des affiches ou des drapeaux, il ne fut obtenu par rien de ce qu'on était forcé d'enregistrer par la pensée ou la perception.

Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente. On a coutume de prendre ce distique de Schiller, qui parle de la « langue cultivée qui poétise et pense à ta place », dans un sens purement esthétique et, pour ainsi dire, anodin. Un vers réussi, dans une « langue cultivée », ne prouve en rien la force poétique de celui qui l'a trouvé ; il n'est pas si difficile, dans une langue éminemment cultivée, de se donner l'air d'un poète et d'un penseur.

Mais la langue ne se contente pas de poétiser et de penser à ma place, elle dirige aussi mes sentiments, elle régit tout mon être moral d'autant plus naturellement que je m'en remets inconsciemment à elle. Et qu'arrive-t-il si cette langue cultivée est constituée d'éléments toxiques ou si l'on en a fait le vecteur de substances toxiques ? Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir. Si quelqu'un, au lieu d'« héroïque et vertueux », dit pendant assez longtemps « fanatique », il finira par croire vraiment qu'un fanatique est un héros vertueux et que, sans fanatisme, on ne peut pas être un héros. Les vocables « fanatique » et « fanatisme » n'ont pas été inventés par le Troisième Reich, il n'a fait qu'en modifier la valeur et les a employés plus fréquemment en un jour que d'autres époques en des années. Le Troisième Reich n'a forgé, de son propre cru, qu'un très petit nombre des mots de sa langue, et peut-être même vraisemblablement aucun. La langue nazie renvoie pour beaucoup à des apports étrangers et, pour le reste, emprunte la plupart du temps aux Allemands d'avant Hitler. Mais elle change la valeur des mots et leur fréquence, elle transforme en bien général ce qui, jadis, appartenait à un seul individu ou à un groupuscule, elle réquisitionne pour le Parti ce qui, jadis, était le bien général et, ce faisant, elle imprègne les mots et les

formes syntaxiques de son poison, elle assujettit la langue à son terrible système, elle gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret.

Mettre en évidence le poison de la LTI et mettre en garde contre lui, je crois que c'est plus que du simple pédantisme. Lorsque, aux yeux des Juifs orthodoxes, un ustensile de cuisine est devenu cultuellement impur, ils le nettoient en l'enfouissant dans la terre. On devrait mettre beaucoup de mots en usage chez les nazis, pour longtemps, et certains pour toujours, dans la fosse commune.

PRÉLUDE

Le 8 juin 1932, nous vîmes ce film parlant « presque classique déjà » (comme je l'ai noté dans mon journal) : *L'Ange bleu*. Ce qui a été conçu et réalisé dans un style épique apparaîtra toujours, une fois porté au théâtre et à présent même au cinéma, comme grossièrement sensationnel. Le *Professeur Unrat* de Heinrich Mann¹ est certainement une œuvre littéraire supérieure à *L'Ange bleu*; mais, du point de vue de la performance d'acteur, ce film est véritablement un chef-d'œuvre. Les rôles principaux étaient tenus par Jannings, Marlene Dietrich et Rosa Valetti, et même les rôles secondaires y étaient des plus intéressants. Malgré tout, je ne fus qu'en de rares instants captivé par ce qui se passait à l'écran; tout le temps me revenait à l'esprit une scène des actualités qui avaient précédé le film. Le Tambour dansait – et je tiens à ce que le verbe danser soit pris au sens littéral – soit devant, soit entre les interprètes de *L'Ange bleu*.

La scène se passait après l'avènement du gouvernement Papeen; elle s'appelait : « Jour de la bataille de Skagerrak, le corps de marine du palais présidentiel franchit la porte de Brandebourg. »

Au cours de ma vie, j'ai vu beaucoup de parades, dans la réalité comme à l'écran; je connais l'importance du pas de parade prussien – alors que nous subissions le dressage militaire sur l'Oberwiesenfeld à Munich, nous entendions : « Ici, vous devez le faire au moins aussi bien qu'à Berlin ! » Mais jamais auparavant et, ce qui en dit

1. Écrivain allemand (1871-1950), frère de Thomas. *Professor Unrat* est sorti en 1905, le film de Josef von Sternberg en 1930.

d'avantage, jamais après non plus, malgré toutes les exhibitions martiales devant le Führer et tous les défilés à Nuremberg, je n'ai vu chose semblable à ce que je vis ce soir-là. Les hommes lançaient leurs jambes de telle façon que la pointe de leurs bottes semblait valser plus haut que la pointe de leur nez, c'était comme une seule valse, comme une seule jambe, et il y avait dans l'attitude de tous ces corps – non, de ce corps unique – une tension si convulsive que le mouvement semblait se figer tout comme l'étaient déjà les visages, et que la troupe entière donnait autant une impression d'absence de vie que d'extrême animation. Cependant, je n'avais pas le temps, ou plus exactement, je n'avais pas de place dans mon esprit pour résoudre le mystère de cette troupe, car elle ne formait que l'arrière-plan sur lequel se détachait l'unique figure qui la dominait, qui me dominait : le Tambour¹.

Celui qui marchait en tête avait pressé sur sa hanche sa main gauche aux doigts largement écartés, ou plutôt, cherchant l'équilibre, il avait arc-bouté son corps sur sa main gauche qui servait d'appui, tandis que son bras droit, qui tenait la baguette de tambour, battait l'air bien haut et que la pointe de la botte de la jambe projetée en l'air semblait rattraper la baguette. Ainsi, l'homme était suspendu à l'oblique dans le vide, tel un monument sans socle, mystérieusement maintenu debout par une convulsion qui allait des pieds à la tête, de la pointe des doigts jusqu'aux orteils. Ce qu'il démontrait là n'était pas un simple exercice, c'était une danse archaïque autant qu'une marche militaire, l'homme était à la fois fakir et grenadier. Cette même crispation, cette même désarticulation spasmodique, on pouvait la voir, à peu de choses près, dans les sculptures expressionnistes de ces années-là, l'entendre dans la poésie expressionniste de l'époque, mais dans la vie même, dans la vie prosaïque de la ville la plus prosaïque qui fût, elle agissait avec la violence d'une absolue nouveauté. Et une contagion émanait d'elle. Des êtres vociférants se pressaient le plus près possible de la troupe, les bras sauvagement tendus sem-

1. Au début de sa « carrière » politique, Hitler se faisait appeler « le Tambour ». À la suite du putsch de la brasserie du 9 novembre 1923, il déclara au tribunal : « Ce n'est pas par modestie que je voulais devenir tambour, car c'est ce qu'il y a de plus noble, le reste n'est que bagatelle. »

Les idées, les arts, les sociétés.

Le philologue allemand Victor Klemperer s'attacha dès 1933 à l'étude de la langue et des mots employés par les nazis. En puisant à une multitude de sources (discours radiodiffusés de Hitler ou de Goebbels, faire-part de naissance et de décès, journaux, livres et brochures, conversations, etc.), il a pu examiner la destructuration de l'esprit et de la culture allemands par la novlangue nazie. En tenant ainsi son journal il accomplissait aussi un acte de résistance et de survie. En 1947, il tirera de son travail ce livre : "LTI, Lingua Tertii Imperii, la langue du III^e Reich", devenu la référence de toute réflexion sur le langage totalitaire. Sa lecture, à cinquante ans de distance, montre combien le monde contemporain a du mal à se guérir de cette langue contaminée ; et qu'aucune langue n'est à l'abri de nouvelles manipulations.

Victor Klemperer, fils d'un rabbin, est né en 1881 à Landsberg. Philologue et spécialiste de littérature française, il enseigne à l'université de Dresde ; il est destitué de son poste par les nazis en 1935. Protégé de la déportation par un mariage mixte, il est affecté comme manoeuvre dans une usine de la ville. Rédigé à partir de 1933, son journal ne sera publié en Allemagne qu'en 1995, où il connaît un succès immédiat. Il meurt en 1960 en RDA où il vivait et avait retrouvé son poste à l'université.

ISBN 2-266-08685-5



9

782266 086851

CATÉGORIE



blaient vouloir s'emparer de quelque chose, les yeux écarquillés d'un jeune homme, au premier rang, avaient l'expression de l'extase religieuse.

Le Tambour fut ma première rencontre bouleversante avec le national-socialisme qui, jusqu'ici, malgré sa propagation, m'était apparu comme le fourvoiement passager et sans conséquence d'adolescents insatisfaits. Ici je vis, pour la première fois, le fanatisme sous sa forme spécifiquement nazie ; à travers cette figure muette, et pour la première fois, la langue du Troisième Reich s'imposa à moi.

3.

QUALITÉ FONCIÈRE : PAUVRETÉ

La LTI est misérable. Sa pauvreté est une pauvreté de principe ; c'est comme si elle avait fait vœu de pauvreté.

Mein Kampf, la bible du national-socialisme, parut en 1925, et ainsi sa langue fut littéralement fixée dans toutes ses composantes fondamentales. Grâce à la « prise du pouvoir » par le Parti, de langue d'un groupe social, elle devint langue d'un peuple, c'est-à-dire qu'elle s'empara de tous les domaines de la vie privée et publique : de la politique, de la jurisprudence, de l'économie, de l'art, de la science, de l'école, du sport, de la famille, des jardins d'enfants, et des chambres d'enfants. (La langue d'un groupe ne recouvrira jamais que les domaines sur lesquels s'étendent ses liens, et non la totalité de la vie.) Naturellement, la LTI se saisit également, et même avec une énergie particulière, de l'armée ; mais entre la langue militaire et la LTI existe une interaction, plus précisément : la langue militaire a d'abord influencé la LTI avant d'être corrompue par elle. C'est pourquoi je fais une mention toute particulière de cet ascendant. Jusqu'en 1945, presque jusqu'au dernier jour – le *Reich*¹ paraissait encore, alors que l'Allemagne était déjà un monceau de décombres et que Berlin était encerclé –, fut imprimé un flot de littérature en tout genre : tracts, journaux, revues, manuels scolaires, ouvrages scientifiques et littéraires.

Dans toute sa durée et son extension, la LTI demeura pauvre et monotone, et « monotone » est à prendre tout

1. *Das Reich* : hebdomadaire nazi (1940-1945) censé représenter le Troisième Reich à l'étranger.